

établissements anglais ses voisins et des établissements espagnols au sud, la colonisation de la Nouvelle France n'offre qu'une suite continuelle de sacrifices et de dévouements héroïques et de créations philanthropiques qui donnent à nos premiers temps un caractère, une poésie toute particulière. Ce n'est pas à tort que l'homme éminent qui était à la tête de notre gouvernement, il y a quelques années, appelait ces jours, les temps héroïques du Canada.

Nous ne voyons, il est vrai, parmi les fondateurs de nos divers établissements aucun homme bien puissant, soit par ses richesses, soit par sa position sociale, soit même par son nom en Europe. C'est Jacques Cartier, simple navigateur de St. Malo, qui vient au nom du roi de France, prendre possession des rives du St. Laurent. C'est Champlain, pauvre gentilhomme de province, qui vient y dresser la première cabane. Ce sont de pauvres et inconnus missionnaires qui viennent y répandre la civilisation. Ce sont deux faibles femmes qui, les premières, viennent jeter les fondements de ces institutions vigoureuses qui doivent rapporter de si beaux fruits.

L'une abandonne tous les charmes de la vie la plus brillante, tous les avantages que sa fortune, son nom, sa beauté, sa jeunesse lui réservaient dans son pays, et vient dans un couvent d'Ursulines ouvrir une école aux jeunes filles canadiennes. L'autre, plus pauvre, née du peuple, vient consacrer sa vie à l'éducation des filles du peuple. Quelle force de conviction ! Quelle charité, quel dévouement chez ces deux femmes sorties des deux classes opposées de la société et se rencontrant toutes deux à un but commun ! Le catholicisme seul pouvait inspirer ce dévouement et sur toute l'étendue du nouveau monde, le Canada seul en a offert le spectacle.

Ce fut donc en 1653 que Marguerite Bourgeoise et ses compagnes arrivèrent à Montréal. Mais les circonstances toutes particulières où se trouvaient ce gouvernement ne lui permirent pas de se mettre immédiatement à l'œuvre.

"Quatre-ans après mon arrivée en Canada, écrivait-elle, M. De Maisonneuve, premier gouverneur de Montréal, voulut bien me donner une étable en pierre pour en faire une maison et y loger celles qui faisaient l'école. Cette étable avait servi de colombier et de loge pour les bêtes à cornes : il avait un grenier au-dessus où il fallait monter par une échelle par dehors pour y coucher. Je le fis nettoyer, j'y fis faire une cheminée, tout ce qui était nécessaire pour loger les enfants ; et j'ouvris mon école le jour de la St. Catherine, 25 novembre 1657."

Dans les commencemens, lorsque la population de Montréal était peu considérable, Mar-

guerite Bourgeoise instruisait les petits garçons et les petites filles ; mais la population devenant de plus en plus grande, elle se borna à l'éducation des filles, le séminaire de Montréal se chargeant de l'éducation des garçons.

Mais bientôt Montréal ne suffit plus au zèle de Marguerite Bourgeoise. Dès 1676, elle avait des écoles dans les paroisses de Champlain et de Batiscan.

Neuf ans après, elle en ouvrit une dans l'Isle d'Orléans, paroisse Ste. Famille, qui comptait alors une population de 548 âmes : et en 1688, elle vint elle-même à Québec et y ouvrit une de ses écoles dans la haute-ville ; plus tard elle transporta son école dans la basse-ville, sur le terrain que les Sœurs de la Congrégation ont occupé jusqu'en 1844, et qu'elles n'ont laissé que pour aller occuper la vaste place de l'église de St. Roch. D'années en années le nombre de ses établissements augmente et se répand dans tout le pays, et après quarante ans d'une vie remplie de bienfaits et de dévouement, cette mère de l'éducation chrétienne dans le pays, meurt dans les bras de ses filles chéries et peut, en mourant, dire avec vérité "après tout, ma vie n'a pas été inutile, par la grâce de Dieu notre maison prospère ; nous n'existons que d'hier et déjà cinq à sept missions sont en pleine opération."

En 1747, la Congrégation comptait douze missions où l'on instruisait près de deux mille jeunes filles. Aujourd'hui cette institution possède vingt-cinq établissements dans lesquels 10,429 jeunes filles reçoivent une éducation à peu de chose près gratuite.

Dès l'origine, l'humble fille de Marguerite Bourgeoise sut atteindre à ce haut degré de popularité, à ce succès qui, sans interruption depuis maintenant deux siècles, a toujours et partout accompagné ses pas dans le pays. Depuis le jour où elle franchit le seuil de l'étable de M. De Maisonneuve jusqu'au jour où la providence, mesurant ses faveurs aux besoins du pays, lui a permis d'ouvrir ses classes dans les magnifiques édifices qu'elle possède dans Montréal et dans Québec, la Sœur de la Congrégation a su concilier la faveur de tous les partis, a su désarmer les jalousies de toutes les sectes et se ménager les sympathies du peuple.

Les quelques lignes suivantes extraites d'une dépêche de l'Intendant Desmeules, écrite en 1683, donneront une idée assez correcte de l'état de l'éducation à Montréal à cette époque, et feront connaître l'opinion que l'on entretenait dès lors sur les Sœurs de la Congrégation.

"A une lieue de Montréal, les MM. du séminaire ont une mission des sauvages dans la montagne, qui est fort bien inventée et fort utile. Il y a quelques Ecclésiastiques qui en ont un soin très-particulier. Leur méthode pour instruire les petits sauvages est